

LE JOURNAL DES MOSSETANS



n°61
MAI-JUIN 2008



EN DIRECT DU CLOCCER

*Écoutez le tintement des cloches
et l'écho des voix emplissant les ruelles du
village,
portés par le souffle de la Tramontane venant
du Col de Jau*



La rubrique de Violette

Carnaval à l'école



Pour fêter l'arrivée du printemps les enfants de l'École des 3 villages ont organisé un carnaval sur le thème de l'Afrique, accompagnés par le groupe musical KANYOUKOU.

Carnet bleu

Eric et Caroline Plas née Jaulent, nous annoncent que de leur grand amour est né un beau bébé, prénommé **BAPTISTE**. Nous présentons tous nos vœux au nouveau né et nos félicitations aux heureux parents sans oublier l'arrière grand-mère Mme Grau Anna.



Le samedi 3 mai, **Gérald Mounié** de Brèzes et **Manuela Martins Barreiro** ont uni leur destinée. Une première pour le nouveau Maire Henri Sentenac



Charlotte et Valentin sont heureux de nous annoncer la naissance de leur petit frère **ELIOT**, au foyer de leurs parents Lionel et Dany Migliori, le 14 mai à Perpignan.



Les écoliers, avec la complicité de Patrick le jardinier, ont réalisé une magnifique gerbe qu'ils ont déposée au monument aux morts lors de la commémoration du 8 mai.



De Lyon nous apprenons la naissance le 19 mai, de **JULES BRAIN**, pour le grand bonheur de Benjamin, d'Elodie, de Victor son grand frère, d'Annie sa grand-mère et de Jeanette Bouissou son arrière grand-mère.

Carnet (suite)

DECES

Lydie son épouse, Julien son fils, nous annoncent le décès de **Robert RAUZY**, gendre de Jeannette Bouissou, le 5 mai 2008, à Toulouse, à l'âge de 79 ans.

Vente de brioches

Comme chaque année, Jacquie Bergès a assuré la vente des brioches au profit des handicapés, le samedi 5 avril. La somme de 140 euros a pu ainsi être reversée à l'ADAPEI.

AGENDA

Fête de fin d'année scolaire

La fête de fin d'année à *l'Ecole des 3 villages* aura lieu le vendredi 13 juin à 15 heures à la salle polyvalente. La classe maternelle et CP nous présentera, dans le cadre du projet artistique et culturel, un spectacle sur le thème de la tolérance, du respect et de l'enrichissement grâce aux différences, à travers la découverte d'une autre culture : l'Afrique.

Les enfants chanteront et danseront sur les rythmes de ce continent avec la musique du groupe KANYOUKOU.

Association Capelleta :

29 juin : L'ensemble Sarabande (flûte à bec, clavecin, deux violoncelles) donnera un concert à 16 heures, à l'église Saint Julien. Tout un programme de musique ancienne du XVII^e et du XVIII^e siècles. Participation libre.

9 août : concert jeunes.

10 août : Auberge espagnole.

16 août : Tarda catalana avec le groupe "L'Agram"



Comité d'animation :

Le 15 juillet à 21 heures 30, dans la cour du château "COUPS DE FOUDRE", le spectacle *coup de cœur* des Estivales 2008, présenté par la troupe **Gérard Gérard**. Spectacle à jouer et à danser qui s'achève sur un bal que lancent les comédiens.

Entrée : Tarif unique 10 euros

Le 27 juillet tout s'achète et tout se vend ! Venez nombreux au **vide grenier**

Le petit marché du dimanche

Les producteurs locaux vous accueilleront sur la place Saint Julien à partir du dimanche 15 juin.

Opéra Mosset

Le samedi 7 juin, à 17 heures, une répétition du prochain spectacle aura lieu en costume dans la cour du château.

Les Mossétans pourront avoir un aperçu de cette "*Flûte enchantée*" qui se prépare depuis plusieurs mois.



Le 18 juillet à 17 heures à la Capelleta, conférence de monsieur Claude Raga- che : "*La flûte enchantée, opéra maçonnique ?*"

DANS CE NUMÉRO

Photo Georges GIRONES	1
En direct du clocher Violette GRAU	2
Agenda	3
Courrier des lecteurs	4
"Chez Yvette" 100 ans d'histoire !	5
La vie des associations : Office du Tourisme Opéra-Mosset	6
Mais où sont les neiges d'antan ? Georges TIMAN	10
Mémoires d'hivers rudes Jean LLAURY	13
J'ai peut-être lu pour vous! Jean LLAURY	15
T'as d' beaux lieux, Mosset ! Fernand VION	16
Journal de voyage humanitaire en Roumanie (4) Monique DIDIER	18
I si cantéssim ? Jean MAYDAT	20
Histo-généalogie : Jean André Ville (1910-1989) Mathématicien : Le savant de Mosset (1/2) Jean PARES	21
Fleurs de nos montagnes (4) Photos Jean LLAURY	27

Éditorial

Mais où sont passées les pluies d'autrefois ?

Parodiant "les neiges d'antan" chères à Georges Timan, c'est bien la question que l'on peut se poser en constatant, depuis quelques années, la quasi disparition des pluies torrentielles et bienfaisantes de l'Equinoxe d'Automne souvent à cheval entre Septembre et Octobre, l'absence des fines et froides averses de la "mauvaise saison" et le faible enneigement "hivernal" du massif de Madres... cependant je note, avec curiosité, que le vieux dicton catalan :

Al Maig, cada dia un raig

En Mai, chaque jour, une ondée se trouve vérifié du moins à Mosset ; et en ce jour 20 Mai, vallée et bois sont bien verts, l'herbe le long du *reg de la vila* est haute et touffue, les *cariolettes* peuplent les "ronds de sorcière" de prairies régénérées quant à la *Castellane*, elle roule des eaux grondantes et tumultueuses à souhait (*al.lusió al salt d'aigua i al gorg rodon de la Carola*). Est-ce que, pour autant, nous ne connaissons pas des problèmes de sécheresse en saison estivale ? *Que te diré, home ! Les coses han ben canbiat !* Et pourtant !

Alors que les défuntes (espérons qu'elles renaîtront) pluies d'automne et d'hiver pouvaient, sans trop de problèmes, pénétrer dans le sol et ainsi alimenter les diverses nappes phréatiques que nous, les humains (mais également, les autres animaux !), utilisons l'été venu sous forme d'eau de sources ou de forages, il n'en est pas de même des eaux d'Avril et de Mai, captées pour l'essentiel par le dense réseau de racines et radicules tissé par le monde végétal (qu'il soit sauvage ou cultivé) en pleine frénésie printanière ou alimentant, via la *Castellane* et la *Têt*, le précieux *barrage de Vinça*.

Et pendant que s'écoulait ce mois de Mai enfin pluvieux, le journal **l'Indépendant** titrait :

"Pluies : du jamais vu depuis 12 ans en Catalogne"

Dans une Catalogne du Sud victime d'une grave sécheresse (derniers épisodes pluvieux significatifs datés, comme chez nous, d'Avril 2007 !), l'eau est enfin arrivée mais de bien curieuse façon. Je m'explique : elle est arrivée et cela était prévu de longue date par un premier bateau citerne, chargé de 19 000 m³ du désormais précieux liquide, en provenance de Tarragona et simultanément, mais cela n'avait pas été prévu (du moins en telle quantité), sous la forme de fortes averses printanières qui, en moins de 2 jours ont déversé dans la région barcelonaise jusqu'à 100 litres d'eau par m² et ce... gratuitement !

Notes :

Un deuxième bateau citerne doit transporter jusqu'au port catalan de l'eau pré-potable puisée dans le canal de Provence par la Société des Eaux de Marseille...

Dans la nuit du jeudi 15 au vendredi 16 Mai, un impressionnant orage de grêle s'est abattu sur Toulouse : circulation interrompue, certaines rues étant recouvertes de 20 cm de grêlons et les pompiers sont intervenus plus de 400 fois ; dans le même temps, la région lilloise connaissait de véritables trombes d'eau noyant rues, caves, sous sols et garages. Par contre, chez nous, ce mardi 20 Mai, l'arrêté sécheresse était signifié et renforcé par le préfet des PO !

Quoiqu'il en soit et bien que "les 18 trous" soient d'exceptionnels consommateurs d'eau, il est prévu de développer le déjà trop fameux golf de *Marcevol* qui, et vous le savez bien, a vu le jour dans une zone particulièrement aride et d'en créer un nouveau sur les bords des retenues d'eau (qui s'assècheraient !) de Villeneuve de la Raho (Ville Nouvelle de la Raison ?).

Jean Llaury



le courrier des lecteurs

Un courrier un peu particulier, qui pourrait s'intituler :
CHEZ YVETTE

Yvette et Joseph Quérol ont souhaité répondre avec une grande simplicité et une sincère émotion à tous ceux qui leur ont exprimé leur amitié à travers de nombreux messages :

L'épicerie, une histoire d'amour !

Après l'article de l'Indépendant, vous nous avez téléphoné, vous nous avez écrit, et de loin et longuement, pour saluer notre départ à la retraite, ou plutôt la fermeture de l'épicerie de Mosset.

Eh bien, la page est tournée et les étagères désertes. Reste un parfum d'antan...

Vous tous qui si souvent avez défilé, attendu et bavardé devant le comptoir (sans oublier les élèves de la Maternelle qui ont orné la vitrine de leurs dessins en souvenir de bien des friandises), nous vous remercions au terme de quarante années et plus !

Avec la complicité d'Yvette et de Joseph, nous publions quelques extraits des nombreux témoignages qu'ils ont reçus :

De la République du Bénin, Michèle Corcinos (fille d'Angéline et de Julien notre ancien boulanger):

Chers amis,

De passage à Perpignan, c'est avec une vive émotion que je me suis trouvée ce jour-là face à Yvette qui s'offrait la Une de l'Indépendant !

J'ai préféré attendre mes vacances pour vous envoyer mes vœux en provenance du continent africain. J'ai pensé qu'ils seraient encore plus chaleureux !

Je garde en souvenir, parmi les moments heureux qui ont jalonné mon enfance à Mosset, ceux passés « chez Yvette », les friandises achetées le dimanche après-midi avec la pièce de 100 francs que papa nous remettait après le repas, les esquimaux glacés des soirs d'été, les bouteilles de limonade achetées pour mémé Anna. Le « *chez Yvette* » avait toujours pour moi une connotation de plaisir. Je tenais à vous remercier pour tous ces petits moments de bonheur et surtout pour cette disponibilité (mot en voie de disparition) que vous avez toujours manifestée.

Que les jours à venir vous soient très sereins.

De Lourdes Luc Xetxu (neveu de Claude Belmas) et sa famille :

Chère Yvette

Conversant régulièrement au téléphone avec un ami originaire de Prades, je lui ai toujours fait part de mon attachement à Mosset.

Aussi, aujourd'hui, m'a-t-il envoyé une coupure de l'Indépendant.

Ainsi, c'est avec beaucoup d'émotion que j'ai pu lire l'article faisant état de ton départ à la retraite et de la fermeture de l'épicerie.

Certes, c'est une énorme page qui se tourne pour toi, mais également pour nous, pour notre génération d'habitues de Mosset et d'ailleurs.

Plus qu'une épicière dévouée à sa clientèle, tu as aussi été l'avocate d'un mode de vie rural et surtout l'enseignante de valeurs qui nous sont restées chères : « *ne dépense pas tout ton argent en bonbons, ne vole pas, sois poli !.....* »

..... Trouve dans cette lettre l'expression sincère du respect que tu as toujours suscité.

Transmets mes amitiés à Joseph et bon vent à vous deux (*per molts anys*).

A vous revoir dès que je le pourrai !

Claude Rafecas (petit fils d'Augustin Babulet) de Saint Feliu d'Avall et son épouse :

Nous te souhaitons une longue et heureuse retraite bien méritée aux côtés de Joseph. Tu manqueras aux Mossétans !

Lorsque j'irai à Mosset à vélo ou en auto, j'espère avoir une petite place sur ton banc, pour faire un brin de causerie.

Avec la fermeture de l'épicerie, c'est une page d'histoire qui se tourne. Yvette a retrouvé dans ses archives deux documents qui nous font reculer de presque un siècle.

Tout d'abord cette photo prise avant 1939 devant l'épicerie Dirigoy, nous rappelle les liens d'amitié qui liaient les sœurs Dirigoy (*les Sabatères*) à la famille Arbos.

Marie Dirigoy, l'aînée des Sabatères, avait fait son apprentissage d'épicière chez Adélaïde Cantié épouse de l'instituteur Philippe Arbos.

L'épicerie se situait au premier niveau de la maison que l'on appelle encore « *Maison Arbos* », et qui est devenue plus tard boucherie Durand, puis bazar à l'enseigne de « *la Pastora* » tenu par Michel et Marie-Jeanne Perpigna, puis boulangerie Nunez et plus tard Montagn'art. Aujourd'hui elle est occupée par l'association Opéra Mosset. Revenons à Marie Dirigoy. Après quelques années de bons et loyaux services chez madame Arbos, celle-ci souhaitant prendre sa retraite, Marie, aidée de ses sœurs, va continuer l'activité, mais dans un nouveau local, au numéro 2 du *carrer d'Avall* ou *carrer del forn*, devenu depuis *Carrer de les Sabatères*.

L'article qui suit date du début de l'année 1964. Il a probablement été écrit par Monsieur Payré (le père de Jean-Louis) qui a été correspondant de *l'Indépendant* pendant de nombreuses années. Marie Dirigoy est particulièrement honorée dans les lignes qui suivent.

Marie étant née en 1893, un petit calcul permet d'affirmer que sa longue carrière avait dû débuter en 1905 ou 1906, elle pouvait avoir 12 ou 13 ans.



Sur la photo prise devant l'épicerie des Sabatères, nous reconnaissons de gauche à droite :

En haut :
Marguerite Dirigoy (1897-1981), Emile Surjous (1924-1941), mademoiselle Arrous, François Dirigoy (1868-1939) père des Sabatères.

En bas :
Delphine Dirigoy-Lluquet (1899-1979), Angèle Arbos (1887-1967) fille de l'instituteur Philippe Arbos et d'Adélaïde Cantié, épouse du docteur Arrous ancien maire de Prades, Marie Laplace-Dirigoy (1867-1944) mère des Sabatères, Marie Dirigoy (1893-1973)

Mosset

DU NOUVEAU AU VILLAGE

Le Nouvel An a apporté du nouveau au village. Une vieille épicerie vient de fermer pour faire place à une nouvelle qui a pris sa succession.

C'est l'épicerie des Demoiselles Dirigoy dite « *Chez Les Sabatères* », qui vient de cesser tout commerce ; celles-ci prenant un repos et une retraite bien mérités, après de nombreuses années de labeur employées au service du public, auquel elles étaient toujours dévouées et prêtes à rendre service.

Leur amabilité, leur gentillesse et leur serviabilité envers leur clientèle étaient très connues de tous les Mossétans et estivants qui les regretteront.

Comme elles ne quittent pas le village, nous pourrions encore les voir lors de leurs promenades, de leurs visites chez leurs amis, ou dans les familles ayant besoin de réconfort et de charité.

Il est une mention spéciale à faire pour Mlle Dirigoy Marie qui (de santé délicate depuis quelque temps) était épicière depuis son jeune âge et a passé 58 ans de sa vie derrière son comptoir, toujours de bonne humeur : soit pour recevoir les clients, soit pour rendre service à autrui.

Lors de la distribution par les autorités des médailles d'honneur du Travail, il serait bien qu'une de celles-ci soit placée sur la poitrine de Mlle Dirigoy Marie.

Nous leur souhaitons de bon cœur nos meilleurs vœux pour une longue et paisible retraite.

La nouvelle épicerie qui a pris la succession, a été inaugurée le 1^{er} janvier 1964 : elle se trouve sur l'avenue de Prades, à côté du porche de Sainte-Madeleine, à l'enseigne « *Alimentation* ». Elle est de construction moderne, avec grande glace en devanture et une porte poussante à grande glace, des couleurs vives à l'extérieur comme à l'intérieur, un comptoir-frigo ultra-moderne et un rayonnage métallique dernier modèle complètent l'ameublement ; déjà plein d'articles d'alimentation, de textiles, de salaisons, légumes, etc... qui sont offerts aux clients par M. Quérol Joseph et son épouse, Mme Yvette Borreil, nouveaux propriétaires.

DEMOGRAPHIE DE L'ANNÉE 1963

NAISSANCES 1 : Canal Régine, le 9 janvier 1963.

MARIAGES 1 : Gomez François et Bousquet Simone, le 30 avril 1963

DECES 4 : Grau Barthélemy, 83 ans, le 4 février 1963 ; Monceu Isidore, 79 ans, le 15 mars 1963 ; Mir Pierre, 84 ans, le 4 juillet 1963 ; Cantié Joseph, 77 ans le 1^{er} septembre 1963



Michel et Marie-Jeanne inaugurent leur nouveau magasin à la maison Arbos au milieu des années 1980.



LA VIE DES ASSOCIATIONS



OFFICE DU TOURISME

LA PAROLE EST AUX COLLÉGIENS

Thérèse CARON



Ils ont tenu leur promesse ! Comme annoncé dans le précédent numéro du JDM votre journal préféré va aujourd'hui ouvrir ses colonnes à un collectif de nouveaux journalistes, les élèves du collège St Exupéry de Perpignan. Parmi les textes écrits par les classes de 6^{ème} et 5^{ème} il a fallu faire un choix, ce qui n'a pas été facile. Avec les professeurs nous avons donc pris le parti de sélectionner les extraits qui retraçaient le mieux l'ambiance de la sortie, la façon dont ces jeunes citadins ont ressenti ce dépaysement, ce qu'ils ont appris sur le plan pédagogique et sur le plan humain, relationnel.

Ces sorties étaient encadrées par M. Gisbert, professeur d'EPS et initiateur du projet accompagné d'un autre professeur, en général de SVT. Elles se déroulaient, suivant les conditions climatiques et le niveau « sportif » de la classe au « sentier forestier des 5 sens » (en partie ou en totalité) ou sur le circuit vers la Tuilerie et la Clauze. La randonnée, outre le côté sportif, permet d'aller au cœur d'un environnement naturel différent du cadre de vie habituel et de sensibiliser à la nature. Mais pour la plupart de ces jeunes citadins la découverte la plus importante a été sur le plan humain : leur faire comprendre que tout le monde ne vit pas



comme eux et qu'il existe une vie en dehors de la ville, une vie différente que l'on adopte souvent par choix personnel, que nos villages ne sont pas uniquement des lieux de vacances mais qu'ils vivent 12 mois par an. Beaucoup de ces citadins nous voient comme des extra-terrestres, comme en témoigne cette question que m'a posée un jour une élève d'un autre collège de Perpignan : « *Qu'est-ce que vous faites de vos journées, il n'y a rien à faire ici ?* » Moi qui souhaiterais souvent avoir un 8^{ème} jour dans la semaine ou au moins quelques heures en plus dans la journée pour pouvoir faire tout ce que j'ai à faire, je n'ai pas été embarrassée pour lui répondre !

En règle générale ces journées ont été positives. Voici donc ce pot-pourri de sensations fortes in extenso afin de conserver le style des enfants, mais fallait-il laisser les fautes d'orthographe ? Après concertation nous avons décidé de publier les textes corrigés.

L'ambiance générale

- *Nous étions tous prêts pour le départ et très excités.*
- *L'ambiance était très bonne*

Et tant pis si ma modestie en prend un coup mais M. Gisbert a souligné 2 phrases :

- *Nous avons rencontré Thérèse, une guide très sympathique qui nous a montré des paysages magnifiques et*

comment mesurer la hauteur d'un arbre avec un bâton et une corde.

Un peu plus loin le guide est qualifié « d'aimable ».

Objectif de la sortie : le travail a été bien préparé au collège, et l'objectif pédagogique bien compris par certains, même si pour d'autres il a fallu parfois rappeler qu'il y aurait un travail de compte-rendu voire de contrôle en classe après cette journée, afin de retenir leur attention.

- Etudier l'écosystème de notre environnement pyrénéen.

- C'est bien de faire une sortie avec toute la classe (cette élève a senti qu'il se passait quelque chose au niveau de la cohésion du groupe, des rapports entre élèves et entre élèves et professeurs.)

Déroulement : Pour beaucoup, peu habitués à ce genre d'exercice c'était un exploit sportif.

- Nous avons monté une montagne

- Nous sommes montés presque en haut d'une montagne

- C'était génial même si parfois c'était éprouvant

Lorsqu'ils viennent en sortie les enfants qu'ils soient en maternelle ou en collège semblent perdre la notion du temps et en particulier pour les repas, qui sont un des temps forts de la journée

- Au bout de 5 minutes, on sortait déjà des gâteaux, du chocolat....Au bout de 2 h 30 de marche, la faim arrivait, nous avons très vite sauté sur nos sandwiches .

Objectif atteint ?

Bien sûr il reste quelques irréductibles pour qui le plus important dans ces déplacements c'est le pique-nique (ah

les chips et le coca !), rater les cours « traditionnels », et le trajet en bus où l'on peut soit discuter soit écouter les MP3 ; mais voici les réactions les plus fréquentes par rapport aux objectifs fixés :

Objectif pédagogique

Plusieurs enfants ont noté avoir découvert des choses qui les ont marqués : la fourmière, le grand sapin, les énormes rochers, les colonnes de fourmis...

- J'ai appris des choses dont je ne connaissais même pas l'existence concernant la vie montagnarde et la nature (qu'au passage j'ai rapidement oubliées, hélas j'ai la mémoire courte).

- J'ai vu des choses qu'on ne voit pas partout

- J'ai adoré la randonnée même avec de la boue aux pieds et de la neige sur la tête.

Sensibilité, poésie

- Les couleurs de la végétation étaient magnifiques, le vert des arbres, le blanc de la neige

- On avait une vue sur la montagne d'en face qui était magnifique

Objectif professionnel ?

Ces sorties auront-elles suscité des vocations ? Un élève s'est transformé en prof (vengeance personnelle ou vocation) et a octroyé un 18,5 / 20 à la journée.

Quand à Andrès, le berger, il a peut-être trouvé des successeurs et tous les enfants l'ont chaleureusement remercié pour son accueil et sa disponibilité ; la découverte de l'étable, une fois oubliées la peur des araignées et la gêne provoquée par cette odeur inconnue, restera certainement un des temps forts de ces journées.

Conclusion

Avec le « *si cette aventure était à refaire je la referais sans hésiter* », et les « *nous avons dû rentrer j'étais triste* », ou « *nous étions tristes de quitter ce paysage mais contents de pouvoir nous reposer un peu* », c'est encourageant.

Question subsidiaire notée en fin de compte-rendu, après une balade à la Clauze: « C'étaient vraiment des os de dinosaure que nous avons trouvés ? ». Ce serait un scoop à Mosset, pourquoi pas un nouveau filon à exploiter dans le cadre du développement touristique de notre village ?





OPERA MOSSET

Forger le fer, couper les étoffes, piquer les tissus, chanter, coudre, assembler, surfiler, répéter, remettre sur l'ouvrage, faire le bûcheron, ajuster le métal, chanter, chanter encore !

Ce verbe musical les porte tous, du col de Jau aux ateliers, de la veine du bois aux sonorités du fer martelé, au cliquetis des machines à coudre. Que les costumes se créent ! Que les décors s'assemblent ! forts bras d'hommes, inlassables petites mains de femmes, maille par maille, point par point.

Que le bois et le fer s'unissent, ainsi se forge l'âme humaine d'Opéra Mosset.

C'est une aventure qui ne finit jamais, à peine le rideau tombé sur Don Quichotte, à peine les pavois enlevés des remparts et du clocher de la « Haut Perchée » que tous sont repartis dans l'effort commun, chacun portant ses rêves avec espoir et énergie.

Mais qu'est ce qui les pousse ? Mais qu'est ce qui les lie ? Des rêves de Musique, de spectacle, de magie de nuits d'été ? D'un village pavoisé de bleu, de rouge, de sang et d'or aux ruelles épandues de lavande ?

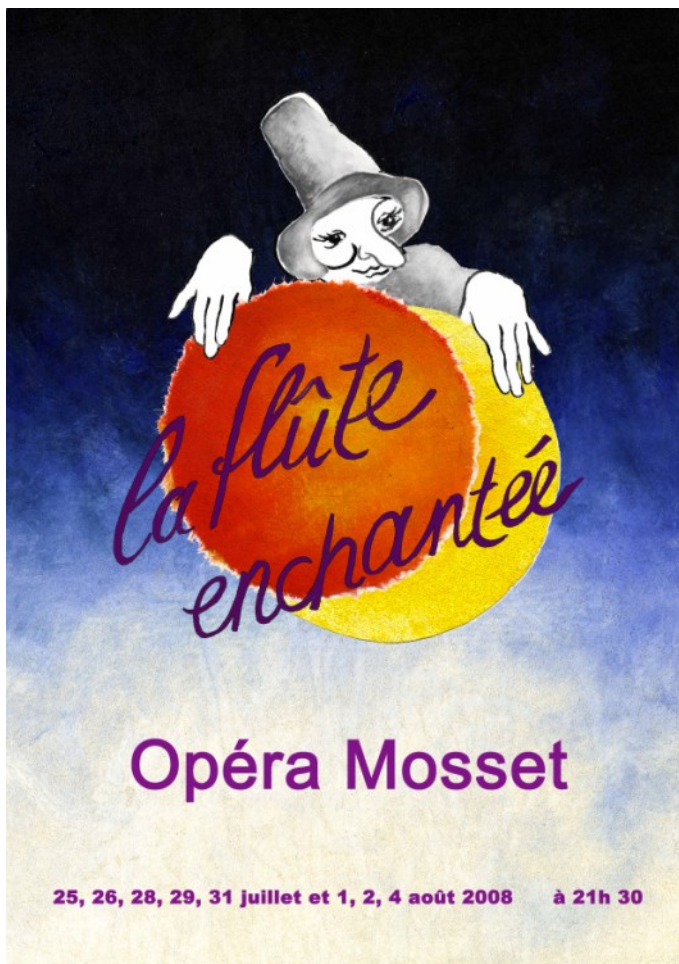
Sans doute tout cela, mais surtout la joie d'être de cette aventure humaine hors du commun.

L'homme de la Mancha à peine reparti, galopant vers d'autres contrées, tous sont revenus d'un seul pas avec la générosité du travail offert et partagé, en parfaite synergie.

Des mois d'efforts déjà, traversant le froid de l'hiver, contre vents et marées, aléas et houles, le rêve a germé, il est en croissance, il fleurira de tous ses éclats quand le soleil sera à son zénith. Parti Don Quichotte, *Sarastro* s'avance sur sa monture.

De toutes conditions, tous âges confondus, de toutes origines et de toutes cultures, pour que ce rêve existe, pour que la magie opère, et pour cette subtile alchimie d'Opéra Mosset, ils sont déjà sous l'enchantement de la Flûte de Mozart .

Patrick Dispérier



Renseignements et Réservations : 04 68 05 50 83
operamosset@wanadoo.fr www.operamosset.eu
Office de Tourisme de Mosset : 04 68 05 38 32
Office de Tourisme de Prades : 04 68 05 41 02
Billetterie ouverte à partir du 1^{er} juin.



MOSSET FA TEMPS

MAIS OÙ SONT LES NEIGES D'ANTAN ? (3^{ème} PARTIE)

Georges TIMAN

Dans le troisième épisode de ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, Georges nous conte les multiples problèmes rencontrés, en période de fortes chutes de neige, par les éleveurs du village dont le "ramat" passait l'hiver dans les cortals perdus vers le Pla de Pons, la Closa et autres Solar Blanc... mais également par les petits écoliers vivant dans les "veïnats" (écarts) ainsi que la reconversion en laitiers des Albères, du Roussillon ou de quartiers de Perpignan de propriétaires mossétans parfois victimes, eux mêmes, de ces "nevàs"...*

**A propos de Perpignan et de ses laitiers, sachez que chaque quartier de la ville "possédait" sa propre étable et c'est avec émotion que je me rappelle (c'était dans les années 45-50) de la caserne des Enseignantes (caserne des sapeurs pompiers, auparavant ancien couvent de religieuses enseignantes), du vieux quartier Saint Mathieu et de ses ruelles mal éclairées, du petit garçon que j'étais alors, trimbalant son pot à lait familial dans les matins sombres et froids et surtout de la clarté, de la chaleur, des parfums, des bruits, en un mot de la Vie qui s'exhalaient de l'étable des Assens nos pourvoyeurs en lait crémeux... venus de Mosset.*

Avec la première neige et les frimas, les enfants des exploitants des *cortals* reprenaient le chemin de l'école, retrouvant les "sédentaires" rentrés dès le 1^{er} Octobre (ils devraient, à nouveau, écourter leurs études afin de repartir aux beaux jours avec leurs parents dans la montagne). Mais dans les fermes habitées toute l'année, les enfants qui étaient amenés à donner un dernier coup de main avaient coutume de dire : "Il faut que tombe "el primer nevàs" pour qu'enfin nous puissions retrouver nos camarades de classe".

Les parents s'exprimant uniquement en catalan, il fallait aussitôt se refamiliariser avec la langue française... Mes cousines Graner, Marie, Rosette et Sébastienne m'ont conté que la lecture commentée de certaines rédactions, dans les années 30, apportait tout son lot d'expressions et de mots catalans francisés pour les besoins du récit, dans des phrases du style "Il faut que je me le mange" (m' ho cal menjar) ou "ça te le faut" (ja t'ho cal !) voire "Il ne veut pas que ce soit le dit" (Vol pas que sigui el dit)...

Cet absentéisme saisonnier a constitué, jadis, un handicap certain pour les jeunes Mossétans qui,

après la guerre de 1914-1918, désiraient postuler un emploi en particulier dans l'Administration.

Les élèves étaient pourtant tenus de s'exprimer uniquement en français ; à cet effet, dès la première récré de la journée, les enseignants donnaient une pièce démonétisée au premier étourdi qui utilisait le catalan ; à charge pour lui de la refiler au copain surpris en train de s'exprimer "comme à la maison" ! L'ultime détenteur, gros malchanceux s'il en était, écopait en fin de journée d'une punition de 100 lignes à présenter le lendemain à la première heure. Cette "méthode pédagogique" s'avérait-elle efficace ? J'en doute car elle perdurait encore dans les années 30 ; il faut croire que l'expérience des aînés n'avait pas servi de leçon à la nouvelle vague !

Mais revenons à nos moutons ! Revenons aux hivers mossétans d'antan, à ces hivers souvent précoces, aux chutes de neige fréquentes et abondantes à la fois !

Durant ces périodes, la fréquentation de l'école par les élèves des "veïnats" s'apparentait à un véritable exploit sportif (doublé d'un acte de foi en l'école de La République ? Qui ho sap ?).



Mas de Gaudérique Bousquet

Dans les années 20, les enfants de **Gaudérique Bousquet** qui demeuraient toute l'année au mas *Bernard* au pied de la *tour de Mascardà* effectuaient, par tous les temps y compris la neige, 3 kilomètres sans skis ni raquettes ; à hauteur du chemin de la *Trémoleda*, les enfants **Garrigo** se joignaient à eux et les aidaient à "faire la trace" car, à leur grand désappointement, aucun adulte préposé à la visite quotidienne des *cortals* qu'habitaient leurs bêtes en hiver, ne se risquait, après un "nevàs" abondant à fouler la neige au départ de Mosset ; pire ! quelques hommes les attendaient benoîtement au *Congost* afin d'utiliser leurs traces pour cheminer plus commodément. A la décharge de ces derniers, ajoutons qu'ils devaient finalement quitter la route et les traces enfantines pour emprunter le chemin tortueux, abrupt et enneigé qui conduisait au *cortal* ; de même, le soir venu, il n'était pas question, afin de rejoindre le village, de couper court par la *drecera* (raccourci) souvent verglacée.

Durant ou juste après un "nevàs", il n'était pas



Cortal Garrigo à la Tremoleda

rare que ces journées d'hiver vécues souvent en solitaire dans le *cortal* montagnard où les bêtes passaient la mauvaise saison soient émaillées d'incidents parfois cocasses, le plus souvent embêtants voire tragiques :

Quelques anecdotes puisées dans la mémoire de ceux "qu'en viscut el nevàs terrible de l'hivern 29-30":



Cortal Salvat au Monastir

Ce jour de Février, **Emile Salvat**, alors âgé de dix neuf ans, avait été appelé à remplacer son père pour assurer la visite journalière au *cortal* situé sous le col de Jau.

En début d'après midi, la neige s'était mise à tomber d'abondance recouvrant une sous-couche déjà importante ; le retour vers le village s'annonçait difficile...

En fin de journée et bien que peinant à faire la trace, Emile rejoignit cependant un voisin dans son mas situé au niveau de la "maison cantonnière" ; d'un commun accord et malgré la chute inin-



Tistou Salvat

terrompue de gros flocons, ils décidèrent de regagner ensemble Mosset.

Mais rendez-vous compte ! La couche neigeuse était devenue tellement épaisse que, durant une bonne partie du trajet, ils durent se résigner à cheminer prudemment (et parfois à tâtons à cause des tourbillons de neige) en équilibre sur le parapet de la route qui "surnageait" tout juste au-dessus de la poudreuse ; de l'autre côté était le ravin profond.

C'est au cours de cette même période que **Michel**



Arrous dit "El Quel" faillit perdre la vie dans son cortal du *Clot dels Manxers* :

Les chutes de neige se succédaient depuis des jours et des jours avec de courtes interruptions et justement, cet après midi là, profitant d'une accalmie, Michel s'était rendu à son cortal du "Clot dels Manxers", pour vaquer à ses obligations habituelles : alimenter le bétail, récupérer le fumier, refaire la litière des animaux... Quand soudain, dans un sourd fracas, une partie de la toiture céda sous le poids de la neige accumulée. Il se trouvait seul mais heureusement à l'aplomb d'une poutre maîtresse ce qui lui sauva la vie mais ne protégea pas son épaule démise dans l'effondrement. Enseveli sous un amas de gravats, de neige, de foin et de fumier il eut toutes les peines du monde à se dégager ; je ne vous dit pas après quelles souffrances et dans quel état de fatigue il rejoignit le village !

Un début d'incendie s'étant déclaré au cortal **Bousquet** sur la route du col de Jau, le bétail bien que suffoquant sous la fumée, à la limite de l'asphyxie, refusa obstinément de sortir

apparemment terrorisé par ce paysage enneigé, inhabituel. La toiture, enflammée, s'étant écroulée sur le "ramat", Antoine, le père de Marcel et d'Henri, perdit cette nuit-là la plupart de ses bêtes et manqua, lui-même, de perdre la vie !

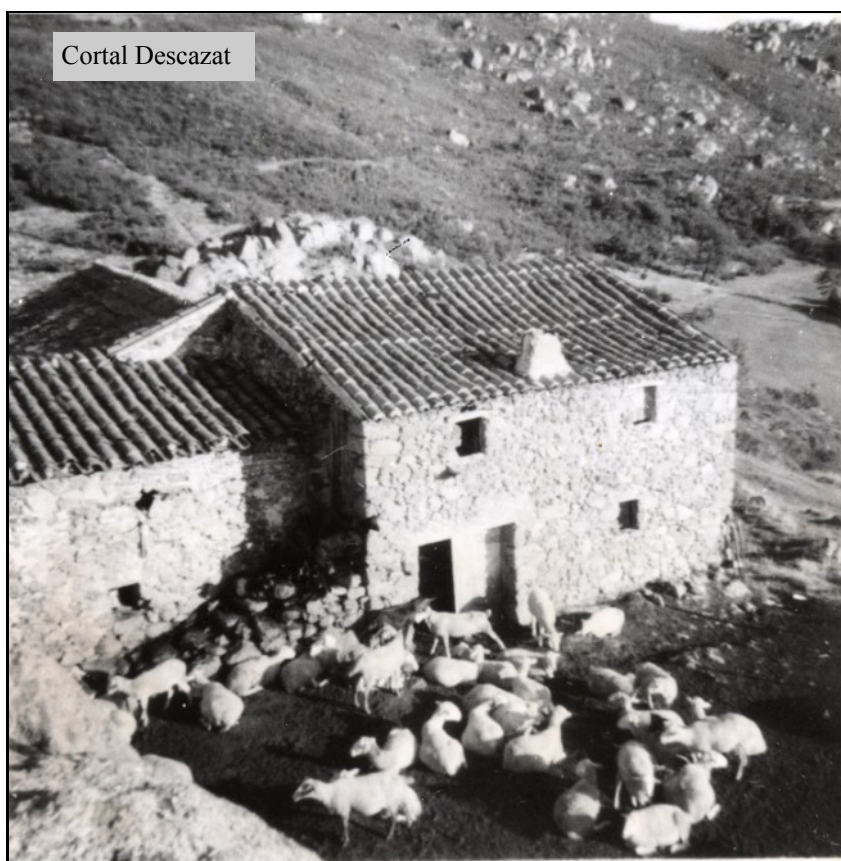
Autre cortal endommagé par ce "nevàs" d'exception, celui dit de "**Descasat**" (la famille de René Mestres) dont la toiture, là également, s'effondra.

J'imagine aussi le désespoir de mon oncle **Isidore Salvat**, époux de Catherine Timan, découvrant le "*Coung*" totalement réduit en cendres durant la même période. Avec l'opiniâtreté et le courage qui caractérisent les montagnards, et suivant, en cela, l'exemple de **Baptiste Porteil** son beau-frère, époux d'Anna Timan, devenu laitier à Saint André, il abandonna le "Pla de Pons" et "descendit" à son tour créer une laiterie à Laroque des Albères ! *La gent de Mosset es valenta !* (Les Mossétans sont gens courageux !)

Et comment ne pas avoir une pensée pour **François Garrigo** qui vient de nous quitter... et tous les autres tels **le père Fajula** qui livraient leur lait au village tous les jours et par tous les temps !

Lorsque la route était trop enneigée, je me souviens que Fajula attelait ses deux vaches à un engin de sa fabrication, mi traîneau, mi chasse neige spécialement conçu pour cet usage.

(à suivre)



MÉMOIRES D'HIVERS RUDES VÉCUS PAR LES MOSSÉTANS

Memòries d'hiverns malament dolents viscuts pels Mossétaires

Jean Llaury

C'est à la lecture de **Mais où sont les neiges d'antan ?** de **Georges Timan** que m'est venue l'idée de "faire parler" de ces frimas passés quelques Sages mossétans. Oh ! bien sûr, il n'était pas question de "remonter" jusqu'au XVI^{ème} siècle et au "**Petit âge de glace**" mais...

Qué és això "Le petit âge de glace ?
Comment ! Toi qui es abonné au JDM ne te rappelles pas cette période -s'étendant du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècles- durant laquelle l'Europe a connu un **refroidissement naturel de l'ordre de -0,8 ° Celsius** ? Tu ne te souviens plus et pourtant que d'hivers longs et rudes cela a entraîné non seulement en montagne mais aussi à faible altitude ; **Mosset** et ses 700 m étaient aux premières loges avec des chutes de neige cumulées de plusieurs mètres d'épaisseur !

C'est certainement à cette mini époque glaciaire que nous devons, sur les piémonts et en plaine, la restauration et la construction de multiples (plus de cent) puits de neige et de glace (**Pous de neu i de gel**) propriété des notables du cru, du clergé voire de la bourgeoisie (mais pas du petit peuple).

Pour quelles raisons s'est-on mis à multiplier ces puits dont les principes de construction datent, peut-être, du temps des romains ?

Et bien, si le froid hivernal était vif, les étés n'en étaient pas moins secs et chauds et donc, afin de conserver, les chaleurs venues, certaines denrées périssables telles pièces de gibier ou de bétail, poissons et coquillages... rafraîchir les boissons alcoolisées ou non, sans oublier, et c'était une raison essentielle, la lutte contre les maladies infectieuses et les fièvres qu'elles génèrent, on utilisa tout d'abord, les **glacières naturelles** qui perduraient dans les fonds de vallées des massifs montagneux puis on eut l'idée d'entreposer neige et glace dans ces puits de pierres sèches (voir ou revoir le JDM N°40 Année 2004).

Pas de **pou de neu** à Mosset où pourtant la neige tombait d'abondance sur les sommets dès le mois d'Octobre mais pas question pour le simple paysan d'en profiter à sa guise, non ! car, rappelle toi que sous l'Ancien Régime et par droit divin, **tout ce qui tombait du ciel était propriété du Seigneur** lequel en disposait à sa convenance et préférait concéder l'exploitation de cette manne à un "glacier" de Prades...

Mais oublions ce "petit âge de glace" qui a dû connaître de nombreux et rigoureux hivers et venons-en, nous qui sommes, aujourd'hui, en butte à un **réchauffement planétaire naissant**, à la **fonte accélérée des glaciers** et à la **montée programmée du niveau des mers et des océans**, oui, venons-en au rappel de certains frimas exceptionnels vécus beaucoup plus près de nous par des Sages mossétans.



Antoine Bousquet

Premier récit de Marcel Bousquet né en 1922 (Relació per en Marcel que va neixer en 1922)

L'hiver 29-30 a connu de très basses températures ainsi que d'impressionnantes chutes de neige qui causèrent bien du souci aux hommes, aux bêtes et aux *cortals* de la vallée.

Et justement, cet hiver là, le *cortal d'Antoine Bousquet*, le père de *Marcel et d'Henri* (L'Henri va neixer l'any 1926 i la *Simone* molt de temps després), abritait un troupeau de quelque quatre-vingt brebis et moutons que le propriétaire venait régulièrement et quelles que soient les rigueurs de la saison surveiller et soigner.

Donc, ce jour de Février 1930, malgré l'épaisseur de la couche de neige, et afin de nourrir son *ramat*, changer la litière des bêtes et opérer quelques renforcements au niveau de la charpente mise à rude épreuve par l'accumulation des chutes neigeuses, *Antoine* s'était décidé à monter jusqu'au *cortal* du *Camp de La Sala*. A mi journée, ayant dégagé à grandes pelletées l'entrée de la bergerie, il a réchauffé sa gamelle et ses mains aux flammes d'un bon feu de genêts et de cistes allumé sous l'auvent du *cortal*... La neige ne tombe plus ; ses *fèdes* repues, la paille renouvelée, tout est pour le mieux sauf que son travail de consolidation n'est pas achevé ; et comme la nuit n'est pas loin, le manteau neigeux épais, le froid sibérien... et que l'on peut craindre le verglas, *Antoine* décide de passer la nuit bien au chaud dans le *paller* (fenil), à l'étage, au-dessus du troupeau et de sa chaleur...

En pleine nuit, il est brutalement tiré de son sommeil, incommodé qu'il est par une sensation d'étouffement, des bêlements déchirants et une chaleur intense ; il perçoit aussitôt un fort remue ménage en provenance du rez-de-chaussée ainsi qu'un rayonnement inhabi-

tuel au travers d'une épaisse fumée ; immédiatement, il comprend : *Le feu ! Le cortal est en feu !*

Vite, sans réfléchir, *vestit de mitjes i en cos de camisa* (simplement vêtu de ses chaussettes et de sa chemise de nuit), il ouvre le *finestró* du fenil et se jette à l'extérieur où il s'enfonce jusqu'à la taille dans le remblai neigeux ; mais *Antoine* ne sent pas le froid : il lui faut sauver son *ramat*, sa seule richesse. Vite ! Avec l'énergie du désespoir, il ouvre en grand la porte du *cortal* mais il a beau inciter de la voix et du geste ses bêtes affolées, ces dernières, malgré le nuage de fumée et les flammes qui, déjà, lèchent le plancher du fenil, malgré les flammèches qui roussissent les toisons, refusent obstinément de quitter ce qui devient une fournaise. Est-ce l'épaisseur et la blancheur de la neige illuminée par le foyer ou au contraire l'obscurité de la nuit ? Est-ce le froid vif qui "fait" contraste ? On ne saura jamais !

En désespoir de cause, *Antoine* va empoigner les animaux l'un après l'autre et les jeter de toutes ses forces à l'extérieur du *cortal* dont la toiture est maintenant en train de cramer. Hélas ! A peine se trouvent-ils projetés dans la neige qu'ils refluent vers la chaleur et l'incandescence. Jusqu'au moment où, totalement embrasé, le toit s'effondre tuant dans sa chute la majorité des brebis (seule une quinzaine échappera à la mort).

Et *Antoine* qu'allait-il devenir dans la neige et le froid polaire de cette nuit de Février, en chaussettes et en chemise, sans le moindre abri ? Seule possibilité de survie : le *cortal* relativement proche de son voisin, *Isidore Not*, en espérant de tout cœur que le propriétaire qu'il a fugitivement aperçu dans la journée ne sera pas rentré au village après avoir barricadé son estive. C'est l'instinct de survie qui va donner à *Antoine* l'éner-



Cortal d'Isidore Not, actuelle bergerie Capdevielle

gie suffisante pour se frayer -vous imaginez, au prix de quels efforts !- un passage au travers du *correc* recouvert de neige glacée, du talus quasiment insurmontable et de toute cette étendue enneigée...

Enfin, voilà la masse sombre de la *Bergerie* et sa lourde porte sur laquelle s'abat à coups redoublés le poing meurtri d'*Antoine* puis quel soulagement, quel sentiment de délivrance lorsque, de là haut, du *paller*, retentit la voix enrouée d'*Isidore* qui brame : "*Ja te som sentit, home ! Baixí ! Arresta de donar cops de puny ! T'en vas a trencar la meua porta i el ramat fugirà !*"



Isidore Not, sa belle-fille Reine, Martine et Dominique ses petites-filles

(Oui, je t'ai entendu ! Je descends mais arrête de cogner à ma porte ! Tu vas la défoncer et mon troupeau se sauvera !)

OUF a fait le cœur d'*Antoine* !

Quelques jours plus tard, remis des émotions de cette nuit d'enfer, *Antoine* venu constater les dégâts a découvert l'origine du sinistre (Tout dommage devient Sinistre dans le jargon des compagnies d'Assurance... mais *Antoine* était-il assuré dans les années 30 ?)

I com ha trapat ?

Recorda-te ! Qu' ha fet à migdia, l'Antoine ?

"A mi-journée, il a réchauffé sa gamelle et ses mains aux flammes d'un bon feu de genêts et de cistes sous l'auvent du cortal."

I me dius que tot vendria d'aquí ? D'aquell petit foc ?

La tragédie aurait donc pour origine ce petit feu allumé à midi et dont les cendres ont été piétinées par *Antoine* ? *Mé que te foutes de jo ?*

Malheureusement, non ! Voilà comment tout s'est certainement déroulé :

A cette époque où les Mossétans passaient plus de temps dans leur estive qu'au village, il était habituel de conserver la récolte de pommes de terre dans un grand trou rectangulaire creusé à l'entrée du *cortal*. Souviens-toi ! C'est dans un trou semblable que les tout jeunes *Pierre et Jean Sarda* jouaient parfois l'été pendant que leurs parents vauaient à leurs occupations aux alentours de leur mas.

Cependant, afin de protéger du froid hivernal leur réserve de *trufes*, les *Bousquet* avaient disposé au dessus un lit de fougères sèches.

Le point de départ de la catastrophe ? Un simple petit tison, une malheureuse escarbille malencontreusement projetée sur la "cache" des *patates* puis ce "petit" feu va couvrir l'après midi durant ; lentement, très lentement, il va gagner l'ensemble du feuillage et se propager vers l'intérieur du *cortal* ; finalement, il se communique à la paille sèche de la nouvelle litière et c'est l'explosion, le "feu de paille" qui va déclencher cet épisode dramatique au milieu de la nuit. (A suivre)



J'AJ PEUT-ÊTRE LU POUR VOUS !

Jean LLAURY

C'est avec un plaisir et une émotion semblables à ceux déjà éprouvés à la lecture (il y a plus d'un an déjà !) de **"Ensemble...c'est tout !"** de *A. Gavalda* que j'ai lu

"L'élégance du hérisson"

de Muriel Barbéry Grand Prix des Libraires 2007 (Editions Gallimard)

Pourquoi, me direz-vous, associer l'un des premiers ouvrages de Gavalda et ce deuxième roman de Muriel Barbéry ? Pour la Conclusion finalement très morale, le Style qui coule de source, les Trouvailles littéraires et de situation, les Aphorismes et autres Vérités bonnes à écrire entraînant réflexion et discussion... Puis, les points communs et les oppositions ! Par exemple, dans ces deux livres existe une unité de lieu : Rappelez-vous ! Pour Gavalda, il s'agissait d'un hôtel particulier aristocrate mais miteux où évoluaient quatre personnages plutôt "paumés" (du moins au départ)...

Et bien ! Muriel Barbéry, elle, situe son roman dans un immeuble rupin que se partagent quelques familles huppées : hauts fonctionnaires, industriels, critique gastronomique, profs... et dans ce décor, deux personnages -qui ont en commun le fait de ne pas vouloir paraître- se partagent le premier rôle : **Renée**, 54 ans concierge à Paris d'un immeuble bourgeois mais quelle curieuse personne que cette concierge-là ! Si elle se décrit "veuve, petite, laide, grassouillette, avec des oignons aux pieds et une haleine de mammoth", elle est à la fois "conforme" à l'idée que l'on se fait d'une pipelette mais aussi "hors norme" car exceptionnellement cultivée et ne voulant pas que cela se sache et **Paloma**, 12 ans, préadolescente "exceptionnellement intelligente" mais qui "n'a pas trop envie qu'on la remarque"...

Pour vous allécher (peut-être), voici quelques lignes extraites de ce petit bijou (mais je n'engage que moi !):

"Les hommes vivent dans un monde où ce sont les mots et non les actes qui ont du pouvoir, où la compétence ultime, c'est la maîtrise du langage.

C'est terrible, parce que, au fond, nous sommes des primates programmés pour manger, dormir, nous reproduire, conquérir et sécuriser notre territoire et que les plus doués pour ça, les plus animaux d'entre nous, se font toujours avoir par les autres, ceux qui parlent bien alors qu'ils seraient incapables de défendre leur jardin, de ramener un lapin pour le dîner ou de procréer correctement. Les hommes vivent dans un monde où ce sont les faibles qui dominent. C'est une injure terrible à notre nature animale, un genre de perversion, de contradiction profonde."

Ou encore :

"Ceux qui savent faire font, ceux qui ne savent pas enseigner, ceux qui ne savent pas enseigner enseignent aux enseignants et ceux qui ne savent pas enseigner aux enseignants font de la politique".

Le croirez-vous ? Mais les vérités (?) qui précèdent -et bien d'autres encore- sont émises par la "petite" Paloma.

Et pour terminer, une perle de Renée, la concierge "conforme" : ***"L'Art, c'est l'émotion sans le désir"***.

T' AS D' BEAUX LIEUX , MOSSET

(8)

Fernand VION

* DE COINS EN RECOINS * MEMOIRE DU TEMPS QUI PASSE * MOSSET EN TOUS SENS * DIGUEU ' M ON ES *

* BEAUX NOMS , BEAUX LIEUX * C'EST OU ? C'EST QUOI ? * MOSSET DE TOUJOURS * COM ES DIU AQUEST LLOC ? *

Revenant du *Clot d'Espagne* vers le Col de Jau, à gauche en contrebas de la borne géodésique, nous avons le ravin de *les Bòtes* qui longe :

Le Souca

- Site : en montant au col par la route, après l'aire de pique-nique, c'est le bois, à droite en face de l'accès à la station de ski.

- Etymon : du latin *sambucus-ariu* = l'aire où croissent les sureaux, en catalan *saücar*.

Les sureaux affectionnent les lieux humides, mais ils ne sont plus très nombreux à cet endroit. En amont du bois de *la Fajousa*, c'est aussi un pâturage humide qui devait être le lieu où poussaient ces sureaux. Seuls quelques spécimens croissent encore en bordure de la route qui mène au col, entre le grand « orri » en contrebas et la maison du vacher à gauche. Ce toponyme gagnerait à être écrit correctement.

- CIFD : *El Saücar* Phon : *èl s@oucah'*

Le Tuc Dourmidou

- Site : immense massif arrondi qui domine le parking du col de Jau au nord et qui ne cesse de s'étirer vers le nord et vers le Clot d'Espagne au fur et à mesure que l'on progresse vers son sommet à 1843 m.

- Etymon : base pré indo-européenne *tuc-kuk-suk-juk* = hauteur, sommet arrondi, perchoir et le catalan *dormidor* = le dortoir (des animaux). C'est le sommet où se repose le bétail en estive. Là-haut, des clôtures frontières contiennent en pâturage les bovins qui ont tendance, sous le soleil, à se regrouper sous les rares végétations. Ces clôtures convergent sur la limite commune aux P.O. et à l'Aude d'où l'on a une étonnante vue panoramique.

- CIFD : *El Tuc Dormidor* Phon : *èl touc dourmidoh'*

Le Col de Jau

- Site : limite départementale et point culminant (1506 m) de l'ancien Chemin Royal devenu CGC (Chemin de Grande Communication) au XIX^e siècle et aujourd'hui route départementale CD 14.

- Etymon : *col, coll* = passage entre deux sommets + *jau* = gîte en roussillonnais, qui se dit aussi *jaç*.

Par analogie avec le col de « Jou » à Mantet, on serait tenté de dire que « notre » *Jau* est une déformation du catalan *Jou* qui veut dire « joug » en français (la pièce d'attelage) car *Jou* vient du latin *jugum* dont le sens est équivalent au mot *col* = le passage entre deux éléments. Nous aurions ici une tautologie (on dirait deux fois la même chose : *Jou* = *Coll*). Cette construction est assez fréquente (c'est la cas pour Mantet), mais peu crédible ici car, selon Basseda, on trouve dès le XIII^e siècle les termes *Yau, Jauo* (latin), et *Jau*, aucun texte ne faisant état du *Coll de Jou* à Mosset.

Le dictionnaire catalan (GDLC) donne le sens des mots *Jau, Jas, Jaç* et *Jaça* en catalan normatif et le dictionnaire roussillonnais donne le sens de *Jau, Jaç* et *Jaça* en dialecte. En étudiant et en comparant toutes les définitions, on entre dans un véritable « jeu » de mots.

En effet, **Jau** est une interjection en catalan qui signifie « tenez ! ». La même interjection en dialecte se dit *jas* (*jas, porta aquesta carta a Correus ! - tiens, porte cette lettre à la Poste !*) Mais **Jas** en catalan est également un paronyme de *Jaç* dialectal et qui veut dire le gîte, le repère d'un animal, un lieu pour y coucher qui se dit aussi *Jau* en dialecte. Finalement **jau** = *jas* et *jaç* = **jau** : *Jau* a donc deux significations selon que l'on parle catalan ou roussillonnais.

Comme ce *Jau* dialectal est synonyme du *Jaç* dialectal, on aborde la complexité quand on apprend que **Jaç** en « bon catalan » signifie un objet ou un lieu sur lequel quelque chose repose : un plancher, un sou-bassement, la préparation du sol pour y déposer quelque chose. En fin de compte, ces mots en catalan ou en dialecte, bien que présentant des variantes dans leurs acceptions respectives, se rapportent tous à peu

près au sens de «coucher» = *jacere* en latin, *jeure* ou *jaure* en catalan et on rejoint, pour terminer, le mot plus connu **-la Jaça-** que nous avons déjà analysé et qui est souvent mal utilisé sous la forme de « Jasse ou de Jassa » qui n'est ni française ni catalane.

En conclusion, si le *Col* s'appelle *Jau* c'est à cause du **Jau** dialectal qui équivaut à **Jaç** et dont le GDLC donne, entre autres significations : *barraca de pastor que serveix principalement per a jeure-hi* (cabane de pâtre qui sert principalement de gîte). Ainsi, **Coll del Jau** = **Coll del Jaç** et « notre » **Jau**, ne serait-il pas le **Jaç** du vacher, l'« *orri* » en contrebas de la route, en face du *casot* « moderne » du vacher, avant le col ou peut-être un autre plus ancien, aujourd'hui disparu.

- CIFD : **El Coll del Jau** Phon : *èl coy dèl jaou* et non de Jau ! En français, **le col du gîte**.

Le Calhau

- Site : refuge à 3 km au sud du *Coll del Jau*, en direction de la carrière de talc.

- Etymon : du pré indo-européen *kalio* devenu *call*, *cal*, *car*, *quer* = pierre, rocher.

Lieu caillouteux de la haute vallée de la Castellane. Ancien hébergement pour les ouvriers qui travaillaient à la carrière de talc, actuellement refuge pour randonneurs et skieurs.

La proximité de la frontière historique du nord de la Catalogne fixée par le traité de Corbeil conclu en 1258 par Jaume Ier et Louis IX, partant de Salses, passant par Col de Jau et par le Pic des Madres, permet de tolérer que le lieu soit parfois écrit en occitan.

A cette époque il y eut l'avènement des troubadours, ces poètes musiciens du Sud de la France qui « *occitaient* les groupies du XIII^e » avec leurs airs à la mode : les *cansons* (chansons à strophes), les *tensos* (dialogues), les *sirventes* (politiques), les *planhs* (complaintes), les *albas* et les *serenas* (matin et soir). Ces « artistes » ont énormément contribué à la propagation de l'occitan (dialecte franco catalan ou inversement !) au point de lui procurer une certaine noblesse et même de l'ascendant sur la langue catalane. Il faut se rappeler que cette dernière s'était, parallèlement à la langue française, déjà développée à partir de la langue romane depuis trois ou quatre siècles.

C'est ainsi que les Catalans d'Espagne, par réaction d'orgueil, ont petit à petit attribué aux Français Occitans -et aux Catalans du Nord par assimilation-, bref à tous les peuples au nord de la chaîne des Pyrénées, la dénomination de *Gavatxes* que l'on peut facilement traduire par « beaux parleurs » et plus péjorativement « grandes gueules » étant donné que cette expression a pour racine le mot occitan *gavach* = joues, gorge, gosier (cf. le GDLC).

CIFD : **El Callau** en catalan (**Lo Calhau** en occitan) Phon : *èl / lou c@illao*

A suivre



JOURNAL DE VOYAGE HUMANITAIRE EN ROUMANIE (4)

Monique DIDIER



GREONI

Gréoni, petit village au bout d'un chemin, volailles en liberté, vaches gardées du seuil de sa petite demeure par une jeune femme peu farouche. Point de cigognes sur les poteaux cette année : elles s'en sont allées peut-être. Georges nous accueille à la porte cochère de sa grande maison qui forme un carré autour d'une cour.



Un accueil chaleureux

Au fond de la cour il y a un puits qui alimente le foyer en eau. A l'arrière du bâtiment se trouvent les lieux d'aisance (un trou dans une planche) près de la porcherie, vacante cette année, et un jardin potager. C'est une maison de caractère que j'aime énormément parce qu'elle abrite l'âme vaillante et bien organisée des gens de la terre. Sous ce toit, coule plus que jamais en moi le sang paysan des Vosges : il me semble que j'y expérimente la vie d'avant

qui me fut contée par mes parents et grands-parents, un tout petit peu de la mienne puisque je suis née dans une ferme à peine plus confortable que la maison de Georges et Lucia (en 1959 nous avions l'eau courante).

Curieusement, nous trouvons en Roumanie les mêmes produits de base que dans les Vosges d'autrefois : le chou, le porc, la *tsuica* (eau de vie de prunes, de mirabelles...), la *visinata* (liqueur de cerises)...le chaud l'été, le froid l'hiver.

Lucia et Georges sont tous les deux instituteurs et ils vivent chichement. Michel, leur fils, est ingénieur spécialiste de l'adduction d'eau depuis cette année : eux se contentent pour l'instant d'un seau et d'un puits pour leurs besoins en eau. Ils ont aussi une fille Sylvie mariée depuis deux ans à un allemand : le couple travaille

à **Timisoara** et vient d'y acquérir à crédit un appartement. A ce sujet, Georges nous explique qu'il ne lui fut pas possible cet hiver d'acheter un cochon comme les autres années parce qu'il doit régulièrement aider les jeunes gens à vivre. (le remboursement du prêt pour l'appartement équivaut à ce que représente ce que l'on appelle un bon salaire en Roumanie).

Georges et Lucia n'ont malheureusement pas que ce seul problème de solidarité familiale à affronter. Plus délicat encore est celui de la présence de la mère de Georges à leur foyer. Depuis plusieurs années la vieille dame et son mari vivaient là, mais la présence de ce dernier auprès de son épouse aux prises avec la maladie d'Alzheimer rendait la situation possible.

Le vieux monsieur est décédé cet été et laisse une épouse qui, ayant perdu le peu de repères qui lui restaient à la disparition de son mari, nécessite une présence de tous les instants. Lucia ne nous cache pas son désarroi, sa fatigue et son inquiétude face à l'avenir.

Pour le moment ce couple d'instituteurs est en vacances et peut sans trop de problèmes assurer cette présence auprès de la personne âgée et malade mais que se passera-t-il pour eux à la rentrée ?

En réalité il n'existe aucune vraie solution puisque Lucia, Georges et sa mère sont dans l'impossibilité de payer quelqu'un, qu'aucun placement n'est possible, et qu'aucune aide de l'Etat ne peut être attendue. Georges affirme que dans le village, une quinzaine de familles

se trouvent confrontées aux mêmes difficultés.

Ce sont donc deux hôtes soucieux et fatigués que nous retrouvons. Il me semble que Georges qui doit avoir une cinquantaine d'années s'est un peu voûté et Lucia a les mains percluses de rhumatismes à force de laver, frotter

à l'eau froide. C'est amusant l'été de prendre sa douche dehors avec des bassines et des arrosoirs au cours d'un voyage humanitaire. Ce qui semble exotique à la belle saison pourrait devenir un cauchemar pour bon nombre d'entre nous, l'hiver, dans ces contrées ou par très grands froids, l'on allume des feux devant les étables pour que les loups n'y pénètrent pas.

Pour l'heure la famille a mis de côté ses soucis. Lucia a préparé pour nous accueillir des *gogoches* (écriture phonétique). Autour de la grande table nous faisons tous honneur à ces délicieux beignets chauds et légers.



Après cette collation, je remets à Georges et Lucia quelques livres de littérature française que des amis m'ont confiés pour la Roumanie. Je me doutais que ces francophiles parfaitement francophones (surtout Georges qui parle un français très recherché) sauraient apprécier de recevoir ces ouvrages : en effet c'est avec un soin quasi religieux que Georges a regardé et manipulé ces quelques livres de seconde main. Cela m'a rappelé un épisode que m'a raconté Henri de son premier voyage humanitaire en Roumanie : « L'équipe de MAP s'étant rendue dans un dispensaire très rural et particulièrement démuné, avait remis un colis de médicaments à la doctoresse qui y exerçait. Henri m'a raconté l'émotion qui l'avait parcouru en voyant cette femme examinant le contenu du carton dans un silence et un respect que ne justifiaient sans doute pas à nos yeux de nantis quelques boîtes de médicaments sans doute très "basiques." »

Georges accepte finalement de nous accompagner dans le village des *soeurs Croates*, à une vingtaine de kilomètres de *Gréoni*, malgré sa réticence à laisser Lucia seule avec toutes les tâches de la journée à boucler.

Le court trajet en voiture permet à Georges de nous conter la suite de ses malheurs. Son fils Michel a été fortement perturbé par la mort d'un de ses amis victime d'un accident de la route et il a fallu que ses parents le soutiennent pendant quelque temps. La conversation dérive naturellement sur des commentaires plus généraux concernant les accidents de la circulation en Roumanie, ce pays étant hélas le champion d'Europe dans ce domaine. (10 fois plus d'accidents qu'ailleurs selon Georges). Notre hôte fait une analyse plutôt surprenante de cette dramatique situation, à la manière très colorée des gens de ce pays, me semble-t-il : les Roumains n'ayant jusqu'alors eu à leur disposition que la célèbre *Dacia* alias Renault 12, ont pris l'habitude d'appuyer à fond sur l'accélérateur et lorsqu'ils entrent en possession de voitures nouvelle génération, ils continuent à appuyer au maximum et c'est l'accident ! Il est vrai qu'en Roumanie la *Dacia* s'envole pour ainsi dire, et j'en ai même fait l'expérience l'an dernier en montant dans celle d'un certain Nicolai, qui, cramponné à son volant, doublant comme un forcené, n'avait commencé à répondre aux questions que j'essayais de lui poser en Roumain avec beaucoup de bonne volonté, que lorsque nous sommes arrivés à destination. Quant à l'alcool il n'est nullement responsable puisque les autorités imposent une tolérance zéro degré aux conducteurs !

Tandis que nous roulons, cernés par un joli paysage boisé et doucement vallonné, force nous est de constater le mauvais état de la route, ce qui, à grande vitesse n'est sans doute point fait pour améliorer la situation.

RAJNIK

Nous entrons dans le village de Rajnik, toute petite enclave de la Roumanie peuplée uniquement de Croates : l'histoire m'a un peu échappé je le reconnais ; ce qui est sûr, c'est que l'installation des Croates en cet



endroit ne date pas d'hier et que, pourtant, ce peuple a gardé toute son identité à commencer par la langue ; c'est seulement la deuxième année que MAP intervient pour aider les **soeurs Croates** qui oeuvrent auprès d'enfants et de personnes en difficulté. Une jeune femme qui parle le Roumain (fait plutôt rare ici) et qui semble garder les murs de la petite congrégation, nous annonce à notre grand regret que les soeurs sont absentes mais nous reçoit néanmoins, s'empressant pour nous préparer du café et des rafraîchissements. Les *soeurs Croates*, quatre femmes encore jeunes, nous avaient aussi très bien accueillis l'année dernière. L'une d'entre elles nous avait fait bien sourire. Ne parlant pas un mot de français ni de roumain (juste un peu d'italien), elle avait serré la main d'une de nos équipières et donné sa référence à la France : MITTERRAND.

Je comprends au bout d'un moment que nous sommes retenus par notre hôtesse parce qu'une jeune femme médecin dans le village souhaite faire notre connaissance. Bientôt elle fait son entrée parmi nous. Elle s'exprime dans un français parfait et lorsque nous le lui faisons remarquer, elle nous répond que les Français ne se sont pas aperçus que le roumain ressemble au français (ce fait ne m'a certes pas échappé, ce qui ne fait pourtant pas de moi une parfaite locutrice en roumain). La jeune *médecin* qui exerce en libéral, mais doit accomplir des missions de santé publique (prévention des maladies cardio-vasculaires dans le cas présent) aurait d'urgence besoin d'une table d'examen pour pouvoir faire ses prises de sang. Comme toujours les moyens font cruellement défaut dans ce pays, et les circulaires et décrets de l'Etat sont souvent « pondus » sans qu'on ait, au préalable, pris la mesure de la réalité de terrain qui pourrait faire obstacle à leur exécution. (ici comme ailleurs du reste) Cela n'est pas sans soulever le problème des directives européennes qui ne manqueront sans doute pas d'arriver en Roumanie avec leur cortège d'interdit *de faire ceci ou cela* ...et de "*il faut maintenant...*" Certains Roumains que j'ai rencontrés ont notamment exprimé leur inquiétude quant à une possible interdiction de fabriquer de la *tsuica* : (c'est en effet un exemple). L'association MAP essaiera en tout cas de dénicher une table d'examen pour que la doctoresse puisse faire son travail d'utilité publique.

(à suivre)



I si cantéssim ?

Jean MAYDAT

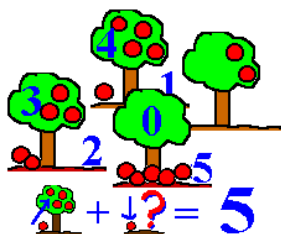
Un grapat de cants catalans

Et si on chantait ?

Une poignée de chants catalans



✱ **Cançó eliminativa** : chanson éliminative car peu à peu, au fil des couplets, les pommes disparaissent une à une, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun fruit dans le pommier ! (*Cap pometa té el pomer !*). Ainsi nos tout-petits apprendront-ils à compter, en l'occurrence ici des pommes qui restent dans le pommier, de 9 (*neu*) à 1 (*una*). Et puis, au refrain, si vous regardez d'où vient le vent, vous verrez le pommier comme il danse... Classée parmi les meilleures chansons enfantines catalanes, je la recommande bien sûr aux enfants de « **L'école des trois villages** » de Mosset.



Les pomètes



Plein d'entrain

1. Nou po - me - tes té el po - mer, de nou, u - na, de nou, u - na, nou po -

Tornada

me - tes té el po - mer, de nou, u - na ne cai - gué ! Si mi - reu el vent d'on

ve, veu - reu el po - mer com dan - sa, si mi - reu el vent d'on ve, veu - reu

CODA

Pour finir : plus lentement

com dan - sa el po - mer. 2. Vuit po - ... Cap po - me - ta té-el po - mer !

- I -

Nou pomètes té el pomer,
de nou, una, de nou, una,
nou pomètes té el pomer,
de nou, una ne caigué !

Tornada (refrain)

*Si mireu el vent d'on ve,
veureu el pomer com dansa,
si mireu el vent d'on ve,
veureu com dansa el pomer.*

- II -

Vuit pomètes té el pomer,
de vuit, una, de vuit, una,
vuit pomètes té el pomer,
de vuit, una ne caigué !

Tornada (refrain)...

Couplets suivants

Set pomètes té el pomer...
Sis...
Cinc...
Quatre...
Tres...
Dos...
Una...



CODA (pour finir)

Cap pometa té el pomer !



Références :

- Livret et 2 CD *Cançons populars catalanes* (Revista Terra Nostra N°1/9/31/41 – Prades Réédition 2003)



Histo-Généalogie



Jean André Ville (1910-1989) mathématicien Le savant de Mosset (1/2)

Jean ou André ?

Jean et **André** sont les deux prénoms qui figurent, dans cet ordre, sur l'acte d'état civil constatant la naissance du fils de **Jean Baptiste Ville** (1871-1927) et de **Marie Vernet** (1876-1955) le 24 juin 1910, à Marseille, à 6 heures du matin.

Le premier prénom **Jean** est celui de son parrain et oncle **Jean Ville** (1882-1978). La marraine doit être une femme du côté maternel **Vernet**. La coutume catalane et religieuse a souvent voulu que le premier prénom du filleul soit celui du parrain.

Le second prénom est celui du grand père **André Vernet** (1821-1895) qui a été instituteur à deux reprises à Mosset : de 1847 à 1858 et de 1867 à 1872. Le nouveau né est le seul héritier de ce grand père. En lui donnant le prénom d'**André** on honorait l'aïeul. Mais les parents avaient, en plus, une raison toute particulière : deux ans plus tôt est décédé, à l'âge de deux ans, un premier fils prénommé **André**. Le nouveau né devenait ainsi la mémoire vivante du bébé prématurément disparu. De ce fait **André** a été et reste le prénom d'usage dans la famille et à Mosset. **Jean André Ville** lui-même y restera attaché : en 1929 sa signature est constituée de la juxtaposition de l'initiale A et du patronyme **Ville**. Par contre dans sa vie professionnelle **Jean André** était connu sous l'identité de **Jean Ville**.

Il manipulait ces deux prénoms comme s'il menait deux vies indépendantes. Voici ce qu'écrit à son sujet son camarade de promotion **Bernard d'Orgeval**¹ : " ... très discret sur sa vie privée, discrétion marquée par l'emploi du prénom **Jean** dans sa carrière scientifique et administrative, alors qu'en famille il était **André**..." Et il ajoute : " Je découvrirai un camarade, un peu secret, mais de grandes qualités intellectuelles et morales. "

Famille maternelle Vernet

Bien que le grand père instituteur **André Vernet** (1821-1895) ait eu 5 enfants, **Jean André Ville**



est le seul petit enfant survivant. Ces 5 enfants, tous nés à Mosset, sont :

- La mère de **Jean André**, la plus jeune, **Léontine Marie Gabrielle** appelée **Marie Vernet** (1876-1955). Elle est née le 13 février 1876 à Mosset et est décédée à Marseille le 28/05/1955. Elle a été inhumée au vieux cimetière de Mosset, en entrant à gauche sous le four à pain de la maison **Ville** du 15 Carretera de Prada. A Marseille elle habitait en 1938 au 24 rue Bernard du Bois. On ne lui connaît pas d'activité professionnelle, même si avant son mariage elle a vécu à Perpignan et très probablement elle y exerçait un métier.

- La sœur **Eugénie Vernet** (1850-1929) était l'aînée. Institutrice elle a enseigné à Moliçg à deux reprises, de 1887 à 1889 puis en 1902 après être passée à Cases-de-Pène, Pollestres et Vira. Elle est restée célibataire. Elle possédait la pension hôtel Saint Joseph à Moliçg-les-Bains. Elle était

connue pour être près de ses sous. Paralysée dans les dernières années de sa vie, son frère curé de Mosset écrira dans le bulletin paroissial²: "*Mademoiselle Eugénie Vernet, institutrice en retraite, inhumée le 5/01/1929, munie de tous les sacrements de l'église, s'est éteinte l'avant veille à 7 heures du soir, doucement, sans souffrance aucune et le sourire sur les lèvres, comme si elle entrevoyait déjà le Ciel où elle allait entrer après une vie toute faite de foi ardente et d'infatigable labeur.*"

- La troisième sœur, **Alexandrine Léontine Vernet**³ (1856-1931) est elle aussi institutrice. Nommée en 1880 à Nohèdes venant de Porta, elle a subi les conséquences de l'Affaire du Curé de Nohèdes⁴ : mutée de Nohèdes à l'École laïque de Taurinya, le Conseil Départemental de l'Instruction du 26/05/1883 lui interdit d'enseigner⁵.

Cette affaire a défrayé la chronique dans les années 1881-1882. Le curé de Nohèdes, l'abbé **Joseph Auriol**, qui était l'amant d'**Alexandrine**, est condamné aux travaux forcés à perpétuité pour l'assassinat de deux sœurs qui l'avaient désigné comme leur héritier. La fratrie, toujours très solidaire, a caché la sœur fautive en un lieu secret pendant 14 ans loin de Mosset et Nohèdes. On peut imaginer qu'elle était dans une maison religieuse dans le Périgord ; en effet son frère **Benjamin**, devenu majeur, a tout fait pour vivre dans cette région : il a demandé, sans succès de passer devant le Conseil de Révision à Périgueux et, une fois ordonné prêtre en 1887 il a été vicaire à Exideuil puis desservant à Laboissière jusqu'en 1891. Quatre ans plus tard **Alexandrine** revenait à Mosset après le décès de sa mère et de son père, le 7 avril 1895. La question se pose de savoir si elle est revenue avant ou après la disparition de ses deux parents ? Un jour les Marty du 9 *Plaça de Dalt* la virent au travers de la fenêtre de la maison **Vernet** du numéro 8. Après avoir épousé **Joseph Quès** (1848-1929) veuf et élevé **Denise Quès qui**, elle-aussi, sera institutrice, le couple se retira dans cette maison.

- Le frère **Théophile Alexandre Auguste Vernet** (1851-1931) ecclésiastique, aurait été (Avant

Benjamin Vernet 1863-1935



Pierre Ville 1873-1964

1870) le plus jeune séminariste bachelier en France⁶.

Ordonné en 1877, il est prêtre desservant en 1899 à Ansignan⁷ (272 habitants) depuis 1898 puis à partir de 1911 à Saleilles. Il prit sa retraite à Mosset en 1922 et apporta à son frère desservant une aide précieuse. Il décèdera le 7 février 1931.

- Le second curé **Benjamin André Joseph** (1863-1935) est prêtre 10 ans après son frère. Après avoir été ecclésiastique à Thuir, Fenouillet et Saint-Nazaire, il devient en 1917 prêtre desservant de Mosset jusqu'à sa mort en 1935. C'est lui qui en 1932 célèbre à Mosset les lauriers du nouvel agrégé, son neveu, **Jean André Ville**.

Son œuvre est marquée par la restauration de l'église et la réutilisation de la *Capelleta* pour célébrer les mariages. Après son décès en 1935 ne subsiste de la fratrie que **Marie Vernet** la mère de **Jean André** qui, lui, n'a que 25 ans.

Quelle influence cette famille atypique de célibataires a-t-elle pu avoir sur le jeune étudiant ?

Ils ont tous été enseignants : le grand-père, les 2 sœurs institutrices et les 2 curés qui ont enseigné au séminaire et à Saint Louis de Gonzague à Perpignan. La même voie lui était donc tracée et il a choisi la voie royale de l'Ecole Normale Supérieure (ENS). Il avait au début des années 1920 fréquenté à Soissons une école primaire privée, "*où il commença son instruction sous la direction des "chers Frères"*" lit-on dans le discours en l'honneur du jeune agrégé. Bien que génétiquement lié à cette famille catholique et pratiquante, il était peut-être croyant mais n'était

pas pratiquant. Baptisé, il a probablement fait la première communion. S'est-il marié à l'église ? IL est peu probable que **Lucie**, sa fiancée du quartier latin, l'ait entraîné jusqu'au maître-autel.

Famille paternelle Ville

Chez les **Ville** tout est différent. C'est la famille des jeunes ! Lorsqu'il a 15 ans, alors que les **Vernet** sont tous âgés (le plus jeune **Benjamin** a 69 ans), il rencontre chez les **Ville** les enfants de ses deux oncles : **Pierre Ville** (1875-1964) et de son parrain **Jean Ville** (1882-1978). Les cousins ger-

mains sont nombreux : 7 au total. 3 chez **Pierre** et 4 chez **Jean**. Il y a une cousine germaine née 1 an après lui (97 ans en 2008) et aussi **Rose** plus âgée, **Thérèse** qui a 6 ans de plus, **Jean** qui sera employé des PTT comme son père, puis **Georgette** (1908-1991), **Joséphine** (1919-1928) décédée du tétanos et enfin **Elise** (1921-2003) beaucoup plus jeune. En 2008 on dénombre plus de 20 vivants chez les descendants de ces **Ville**, alors que la famille **Vernet** a disparu.



Marie Ville ép. Argelès en 2008

Le décès du père – Le secret de famille

Baptiste Pierre Julien dit "**Jean Baptiste**" **Ville** est né le 28 juin 1871 à Mosset. Lorsqu'il passe, à 20 ans, le conseil de révision, il est déclaré « *étudiant* » et petit (1,58 m seulement).

Le fait d'être sous les drapeaux en 1893 a permis à son frère **Pierre**, son cadet de 2 ans, de bénéficier de la dispense du service militaire⁸.

Il entre dans les PTT où il occupera la fonction de "Contrôleur des télégraphes."

Il décède subitement à Marseille le 25 juin 1927 à l'âge de 56 ans. **Jean André Ville**, qui n'avait alors que 17 ans, est très affecté par cette disparition. Il rend sa mère responsable de ce drame et leurs relations en seront très affectées. Il ne parlait jamais d'elle de même qu'il restait très discret sur sa famille. Les conditions de son mariage dès la fin du service militaire en sont peut-être la marque.

En fait le père se serait suicidé avec une arme à feu et on l'a trouvé pendu à la crémone d'une fenêtre. Il aurait découvert que sa femme **Marie Vernet** avait un amant. Informés, ses deux beaux frères curés, **Benjamin** et **Théodore Vernet** se seraient précipités à Marseille, sans avertir les autres parents, pour dissimuler les conditions du décès.

Son frère **Jean Ville** (1882-1978), soupçonnant une situation anormale, descend à pied jusqu'à Prades, prend le train jusqu'à Marseille et découvre la réalité.

Le corps du décédé a été transporté à Mosset où il a été inhumé après les obsèques religieuses à l'église du village célébrées par les deux beaux frères curés.

Ce secret de famille a été bien gardé par les **Vernet** de même qu'avait été tenue secrète la vie d'**Alexandrine** pendant 14 ans à la fin du XIXe siècle.

L'Ecole Normale Supérieure (ENS)

En 1929 à 19 ans, **Jean André Ville** est reçu cinquième⁹ à l'ENS dans la section scientifique. Il est également reçu en 8^e position au concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique. Il opte pour l'ENS. Les **Vernet** l'on félicité pour ce choix.

Les lauriers du nouvel agrégé de mathématiques en 1932²

Pour "*célébrer les lauriers du nouvel agrégé de mathématiques*", **Jean André Ville** est reçu le 14 septembre 1932 au presbytère de Mosset. Son oncle curé, **Benjamin Vernet**, a réuni, à cette occasion, un aréopage d'ecclésiastiques locaux.

Un toast a été prononcé à la fin du repas [probablement par M. l'Archiprêtre de Perpignan], dont la reproduction a paru dans le Bulletin Paroissial du mois de décembre 1932 qui souligne qu'à "*le lire, tous trouveront plaisir et certains grand profit.*"

Cette longue analyse du monde intellectuel fait l'apologie de la foi chrétienne. Elle tente de montrer que toute recherche scientifique est une quête métaphysique, une approche de Dieu.

Croyant ou non croyant la question est la même pour tous et l'orateur répète la prière du jeune homme de **Heinrich Heine** : "*Oh ! Expliquez-moi l'origine de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes... Dites-moi ce que signifie l'homme, d'où il vient, où il va, qui habite là-haut au-dessus des étoiles dorées ?*"

On ne sait quelle fut la réaction du nouvel agrégé. Sa réponse n'a pas été publiée. Peut-être n'était-elle pas du goût de l'évêché. A Mosset, en 2008, on n'a pas le souvenir d'un **André Ville** pratiquant dans la lignée de ses oncles curés.

Les ancêtres de Jean André Ville – Les cousins

A ce jour de 2008, 375 ancêtres directs de **Jean André Ville** sont identifiés. Que peut-on en dire ? Ils sont tous de la Catalogne française sauf les **Henriquel** qui sont arrivés à Mosset au début du XVIII^e siècle venant de Senones en Lorraine. La plupart sont nés à Mosset

Quels sont les plus célèbres ? On ne trouve aucune personnalité dont le renom ait dépassé le territoire local.

Aucun être particulièrement remarquable qui puisse expliquer les exceptionnelles qualités de **Jean André Ville**.

On distingue cependant avant la Révolution des baillis (Batlle en catalan) c'est-à-dire les représentants du seigneur local qui leur a délégué ses pouvoirs dans tous les domaines jusqu'à rendre la justice en son nom. On trouve, par exemple, l'ancêtre **Frances Corcinos** (1614-1683) qui en 1661 s'opposa ouvertement à la mise en place à Mosset de la gabelle de Louis XIV. Il fut mis en prison. Il y a aussi **Martin Maury** (avant 1714-1781), batlle de la paroisse de Vernet puis maire sous la Révolution. Il fut le narrateur des conditions dans lesquelles le monastère de Saint-Martin-du-Canigou fut fermé en 1779 par décision papale. Son beau-père, encore un **Joseph Quès** et **Jaume**, père de **Joseph**, furent aussi batlles de Casteil au début des années 1700. Enfin **Joan Tolra** fut en 1602 batlle de Molitg.

L'analyse des collatéraux est plus instructive et plus intéressante. **Jean André Ville** était un grand mathématicien. Quels sont les Mossétans de souche, ou leurs descendants, qui ont manifesté quel-

ques dons en ce domaine ? On peut naturellement prendre en compte les Polytechniciens. Il se trouve que, statistiquement, les 8 de Mosset paraissent proportionnellement plus nombreux comparés à la moyenne nationale. Ce qui est remarquable, est qu'ils ont tous un lien de parenté avec **Jean André Ville**. Il a au moins un couple d'ancêtres en commun avec chacun d'entre eux.

Jean André et les jeunes filles

Dans les années 1930, lorsqu'il vient en vacances à Mosset, **Jean André Ville** s'intègre peu aux groupes de jeunes hommes du village, probablement par timidité et aussi parce que ses préoccupations ne sont pas celles de la plupart des jeunes. En 1930, il a 20 ans, il est à l'ENS, il a du mal à s'extraire de ses préoccupations intellectuelles ; il parlerait plus volontiers du théorème de Fermat que de la vache qui a vélé la nuit dernière ou du manque d'eau en août pour arroser le champ de la *Comette*, même s'il se montre parfois curieux de



Jeunes gens vers 1910 - A gauche Philippe Arbos fils et devant Pierre Ville

toutes ces choses.

Cependant on peut le rencontrer, en été le soir, dans les rues mal éclairées. Il se promène volontiers avec ses cousines et des jeunes et belles Mossétoises : **Lisette**, les 2 **Louissette**, **Suzette**, **Yvonne** et les autres. C'est avec joie qu'il retrouvera à Paris les sœurs **Payri** quelques années plus tard.

Il se lie plus facilement aux demoiselles qu'aux garçons. On le dit timide mais il aime danser avec elles. Il organise des démonstrations et donne des cours de tango argentin dans l'entrée du presbytère, se souvient avec plaisir **Suzette**. Il l'apprend aussi à **Louissette**. Cette danse était encore inconnue à Mosset et grâce à notre mathématicien le tango est introduit au village vers les années 1930 alors qu'il était apparu à Paris au début du siècle. A titre de réciprocité **Louissette** lui a appris la valse, qu'il prétendait ne pas connaître.

Ces approches trop intimistes de vacances n'avaient pas l'agrément de sa mère **Marie Vernet** et des curés. Comme mère possessive et fière de ce fils unique, qui réussissait si bien dans ses études et auquel un avenir brillant était promis, elle était convaincue qu'il méritait mieux que ces Catalanes de la *Plaça de Dalt*, même si elles étaient intelligentes et fort jolies.



Service militaire¹

L'agrégation en poche, il accomplit son service militaire d'un an de 1932 à 1933. Comme la plupart des normaliens scientifiques, il rejoint l'Ecole d'Artillerie de Metz et il termine au Régiment de DCA de Tours comme sous-lieutenant de réserve.

Mariage en 1933

Le 7 octobre 1933, après le service militaire d'un an, **Jean André Ville** épouse **Lucie Georgette Ernoult** à Paris à la mairie du V^e arrondissement. Ce mariage se serait passé en catimini et même sans la présence de la mère avec laquelle on sait qu'il est en mauvais termes.

Lucie Ernoult (1912-1991)

Lucie, à peine plus jeune que lui, née le 19 avril 1912 à Paris XIV^e, âgée donc de 21 ans à son mariage, aurait été mannequin de présentation de maillots de bain et modèle d'un peintre, peintre qui serait, plus tard, venu à Mosset. C'était une assez grande et belle fille comme le confirment

tous ceux qui l'ont connue à Mosset avant guerre. "*Une belle plante !*" dit-on à son sujet. Cette Parisienne, à l'allure sportive et moderne qui pouvait aller jusqu'à l'extravagance avait son franc parler, ce qui pouvait choquer dans le Mosset traditionnel et conservateur de 1930. Elle se serait même montrée nue dans les rues de Mosset... ce qui est peu probable.



Lucie Ernoult

Elle faisait parfois honte aux membres de la famille **Ville**. "*Un carnaval !*" disaient-ils en catalan, langue qu'elle ne comprenait pas et qu'elle n'aimait pas. A Mosset, ce qui étonnait et était inadmissible c'est que **Lucie** portait des pantalons et "*fumait comme un homme !*"

Son comportement pourrait faire penser à *La Garçonne*, roman publié en 1922 par **Victor Marguerite**, dans lequel l'héroïne, aux cheveux courts, est habillée comme un homme. C'est le modèle de ce qui deviendra peu à peu la femme libre, émancipée. Ce roman considéré à l'époque comme choquant, valut à l'auteur de se faire retirer sa Légion d'honneur.

Le stage à Berlin en 1933^{1-a}

Jeune marié, **Jean André Ville** part à l'*Institut français de Berlin*, accompagné de son épouse. *Là ils vont vivre les débuts du troisième Reich*. Ce déplacement en dehors des frontières se poursuit, l'année suivante, à Vienne. En Autriche le séjour aura une influence décisive. **Jean André Ville** sera un participant actif au séminaire de **Karl Venger** qu'il décrira plus tard comme "*une merveille*"; le programme était très lâche, on y parlait à bâtons rompus ; le résultat était que chaque semaine apportait une idée nouvelle, petite ou grande, mais toujours attrayante.

Autant le séjour à Berlin ne paraît pas avoir eu d'influence significative sur la carrière scientifique de **Jean André**, autant il marquera fortement le couple à la suite des rencontres directes avec un autre normalien qui fréquente lui aussi l'Institut de Berlin : **Jean-Paul Sartre**.

C'est sans doute au contact entre les deux hommes, écrit Bernard d'Orgeval, *qu'il faut attribuer le seul essai littéraire au mathématicien, d'ailleurs resté confidentiel, sur " la notion d'ensoi"¹⁰.* Plus connues sont les relations du théori-

rien de l'existentialisme avec Lucie.

Lucie Ernoult et Jean-Paul Sartre

On sait qu'en 1929, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir scellent un pacte sentimental plutôt original et surprenant : parallèlement à leur "amour nécessaire", ils demeureront libres de s'adonner à des "amours contingentes."

Lucie aurait été, en 1933 à Berlin, la première expérimentation de cet "amour contingent". Les

Extrait¹² de la "Force de l'âge"

"Sartre se plaisait à l'institut où il retrouvait la liberté et, dans une certaine mesure, la camaraderie, qui lui avaient rendu si chère l'École normale. En outre, il y noua une de ces amitiés féminines auxquelles il attachait tant de prix. Un des pensionnaires, passionné de philologie mais tout à fait indifférent aux choses de l'amour, avait une femme que tout le monde à l'institut trouvait charmante. Marie Girard avait longtemps traîné au Quartier latin ; elle logeait alors dans de petits hôtels miteux, et il lui arrivait de se séquestrer dans sa chambre pendant des semaines, fumant, et rêvant; elle ne comprenait absolument pas ce qu'elle était venue faire sur terre ; elle vivait au jour le jour, perdue dans des brouillards que déchiraient quelques évidences têtues ; elle ne croyait pas aux peines de cœur : des peines de luxe, des peines de riches; les seuls vrais malheurs à ses yeux, c'était la misère, la faim, la douleur physique ; quant au bonheur le mot n'avait pas de sens pour elle. Elle était jolie, elle souriait lentement, avec beaucoup de grâce ; ses stupeurs pensives inspirèrent à Sartre une vive sympathie ; elle en eut pour lui ; ils convinrent que leurs relations ne pouvaient avoir aucun avenir, mais que le présent se suffisait, et ils se virent beaucoup. Je la rencontrai ; elle me plut et je n'éprouvai à son égard aucune jalousie. C'était pourtant la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'une femme comptait pour Sartre et la jalousie n'est pas un sentiment que je mésestime ni dont je sois incapable. Mais cette histoire ne me prenait pas à l'improviste, elle ne dérangeait pas l'idée que je me faisais de notre vie puisque, dès le départ, Sartre m'avait prévenue qu'il aurait des aventures. J'avais accepté le principe et j'acceptais le fait, sans difficulté ; je savais à quel point Sartre était buté dans le projet qui gouvernait toute son existence : connaître le monde et l'exprimer ; j'avais la certitude d'y être si étroitement associée qu'aucun épisode de sa vie ne pouvait me frustrer."

Simone de Beauvoir

1^{ère} Partie, Chapitre 3,



Simone de Beauvoir



Jean Pares

faits sont relatés dans la "Force de l'âge" œuvre de mémoire écrite par Castor en 1960. L'épouse de Jean André Ville y est citée sous le pseudonyme de Marie Girard¹¹. [Voir l'encadré].

A suivre

Références

- 1-a - Biographie de Jean André Ville par Bernard d'Orgeval – Annuaire des anciens élèves de l'ENS - 1992
- 1-b -Biography of Jean André Ville by Glenn Shafer; en préparation pour publication dans www.jehps.net.
- 2 - ADPO 648PER1
- 2 - ADPO 648PER1
- 3 - JDM N°14 de juillet 2000 – Alexandrine Vernet par Lisie Boussié
- 4 - Trois ouvrages sur l'affaire du curé de Nohèdes :
 - La faute de l'abbé Auriol de Pierre Bouchardon, Éditions de la nouvelle revue critique 1933.
 - Le crime du curé de Nohèdes de Pierre Bécat, 1994
 - L'affaire de l'abbé Auriol de Lionel Dumarcet, Éditions de Vecchi, 1999.
- 5 - ADPO 1T89
- 6 - Yvonne Payri Gatel
- 7 - Bibliothèque diocésaine - Ordo
- 8 - ADPO 1R126
- 9 - Le journal Le Roussillon dans son édition du 7 septembre 1929. Son camarade de promotion Bernard d'Orgeval le déclare « cacique » ce qui signifie premier dans l'argot des normaliens. En fait il a été premier après les épreuves écrites et 5^e après les épreuves orales.
- 10 - On trouve le premier fondement original de l'existentialisme sartrien dans la distinction entre l'être *en-soi* et l'être *pour-soi*, l'*en-soi* s'opposant au *pour-soi*. Le concept d'*en-soi* se rapporte aux choses matérielles parce qu'elles existent indépendamment de toute conscience. Le *pour-soi* désigne l'être de l'homme pourvu d'une conscience qui fait de lui un être tout à fait particulier totalement libre disposant d'une infinité de choix
- 11-<http://www.sartre.ch/Zeitgenossen%20v.12.pdf>
Marie Ville, appelée Marie Girard dans les mémoires et lettres de De Beauvoir est désignée comme trotskiste. De Beauvoir était en 1934 à Berlin avec son mari Jean-André Ville un philologue. Sartre eut avec elle une relation qui, quoiqu'elle en dise, réveilla sa jalousie. Sartre la rencontra à nouveau à partir de 1937. Marie Ville resta longtemps dans le cercle de celle qui écrira "Le Deuxième Sexe" en 1949 et en particulier pendant la guerre
- 12 - Communiqué par Jean Maydat

FLEURS DE NOS MONTAGNES (4)



Ancolie vulgaire



*Cytinet parasite du ciste
à feuilles de laurier*



Cardamine des près



Grand muflier



Erythron dent de chien



Lathrée clandestine



Lotier corniculé



Saponaire faux basilic



Myosotis scorpioïde



Narcisse faux-narcisse



Pensées tricolores et myosotis



Populage des marais



Scille lis-jacinthe



Centranthe rouge